

Sèves

Camille Proulx

Numéro 128, février 2011

Arbres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64608ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Proulx, C. (2011). Sèves. *Moebius*, (128), 119–130.

CAMILLE PROULX

Sèves

Le premier bulbe a poussé sur moi comme un champignon : une bosse dure, soudain, tendant la peau entre mes côtes.

Pendant plusieurs jours, il est resté ainsi, immuable et inchangé, en dormance. Tout juste sentais-je une pression dans ma cage thoracique, comme un point de côté après un effort trop grand. J'en étais venue à m'habituer à cette présence, à ce bulbe enraciné entre mes côtes, écourtant mon souffle et vivant au rythme de mon pouls ; je l'avais presque totalement oublié au creux de mon corps.

À l'aube, une sensation nouvelle, celle d'un autre pouls soudainement, une mouvance dans ma chair : quelque chose creusait implacablement mes muscles pour s'abreuver de mon sang.

La peau au-dessus du bulbe a blanchi et s'est amincie jusqu'à se fendre et de la plaie a jailli une tige vert pâle. Ni sang ni douleur, seulement cette mince tige se dressant vers mon sein et son bulbe prenant racine dans mon muscle intercostal.

La tige a poussé très rapidement, s'élevant toujours plus haut vers ma poitrine. Son unique feuille, d'un vert foncé, est venue poser le velours de son limbe contre la peau de mon sein droit. D'autres tiges, du même vert que la première, ont crû du bulbe, elles aussi pourvues de petits poils chatouillant la peau de mon ventre. Au fur et à mesure que leurs feuilles uniques se déployaient au bout de leur tige, un pourpre rougeoyant est venu souligner le réseau de leurs nervures. Mon sang leur sève.

— Y'a plus de pain ?

Elle roule les yeux et soupire bruyamment.

— Non Pépère, y'a plus de pain.

— De la soupe sans du pain, c'est moins bon. Comment ça se fait qu'y'a plus de pain ?

Pas de réponse. Elle mange sa soupe sans lever les yeux, feignant de ne pas entendre.

— Carole ! Comment ça se fait qu'y'a plus de pain ?

Elle lève la tête brusquement, excédée. Son ton est sec et sans appel.

— Y'en a plus, c'est tout. Mange ta soupe Pépère.

Plus personne ne parle. On n'entend que le son des cuillères contre la porcelaine des bols. Puis la voix de Pépère qui marmonne.

Un temps. Carole a déjà mangé la moitié de son bol de soupe.

— Ton père est pas là ? Y vient pas manger ?

Elle suspend la cuillère devant sa bouche.

— Non.

Elle souffle sur sa cuillerée de soupe chaude.

— Y'est parti chercher Pierre pis faire des commissions. Y nous a dit de manger sans lui.

Ils poursuivent leur repas en silence. De nouveau, on n'entend que le bruit de la porcelaine et leur souffle. Parfois, un raclement de chaise contre le plancher.

— Dominique, arrête de gigoter pis passe-moi le pain !

Carole continue de manger sa soupe en silence. Dominique la regarde avant de répondre, hésitant et excédé à la fois.

— Y'a pas de pain Pépère, Papa est allé en acheter en ville.

— Ton père est en ville ? Pourquoi qu'on l'attend pas pour manger d'abord !

Dominique regarde à nouveau sa sœur. Carole mange impassiblement sa soupe. Elle a presque terminé son bol.

— Y'est parti chercher Pierre pis faire des commissions, y revient juste ce soir qu'y'a dit.

Carole a terminé son bol de soupe, elle se lève et le pose dans l'évier. Puis elle prend le bol à demi vide de son grand-père et le remplit d'une louche.

— Tiens Pépère. Y'a plus de pain par exemple.

Il reprend son bol avec une expression outrée.

— Je sais qu’y’a plus de pain, Dominique vient juste de m’le dire!

Il mange en silence. Dominique bouge nerveusement sur sa chaise. La soupe est tiède dans le chaudron posé sur la table. Carole s’est levée de table et commence à laver la vaisselle dans l’évier.

— Oublie pas de préparer un bol pour Mémère: elle a pas encore pu se lever à matin.

Carole s’arrête en plein mouvement, un bol trempé dans les mains et une expression de tristesse sur le visage. Dominique s’est immobilisé sur sa chaise et regarde au sol avec le même mélange de désespoir triste.

— Mémère se lèvera plus jamais Pépère. Mémère est morte, tu t’en souviens?

Son visage se décompose.

— Oh.

Parfois il pleure dans leur chambre trop vide.

*

Pendant plusieurs jours, le rhizome s’est gorgé des minéraux de mon sang, s’alimentant grâce à sa multitude de fines racines proliférant sous la peau de mon dos. Agrippées à mes vertèbres ou entremêlées à mes tendons, elles ont tissé le parcours de mes veinules, d’une épaule à l’autre et jusqu’à mon coccyx.

De petites tiges ont déchiré çà et là mon épiderme, rampant sur ma peau, exact reflet des stolons, enfonçant leurs crochets dans ma chair pour mieux escalader ma nuque. De part et d’autre des tiges se sont déployées de petites feuilles rondes et lisses, recouvrant bien vite la moitié de mon dos. Une couche de lichen a lentement grimpé le long de mes jambes, les couvrant de plaques insolites et moelleuses.

Sous ce tapis de végétaux, ma peau est devenue un sol frais et blanc, protégée du soleil et du vent. Un parfum d’humus s’en dégage et l’air dans mes feuilles les fait bruisser doucement.

La plus grande tige de ma côte a poussé jusqu’à mon visage et sa feuille, grosse comme ma paume, caresse

maternellement ma joue. Une autre englobe l'entièreté de mon sein et le soupèse. Du bout des doigts, je parcours le réseau de leurs nervures pourpres, suivant le chemin de mon sang dans leurs vaisseaux.

*

Si tu savais, *honeybee*.

La vie en ville, l'appartement trop petit, Gran à la fenêtre. Crick-crack, crick-crack, sa chaise sur le plancher. Sa voix de pierre, vieille d'ailleurs; le langage rêche venu de son île, abandonné là-bas.

Ma voix à moi, *honeybee*, qui casse les mots, qui rompt une langue qui n'est pas la mienne et dont j'use les syllabes pour te parler. *My mother tongue* qui se tait dans ma bouche et assourdit mes tympanes alors que j'emprunte les mots de ton père pour te parler.

If you only knew, ma puce, *what we always leave behind to move forward*.

*

Le troisième kyste s'est développé plus lentement, implanté dans mon biceps appauvri. Une fine tige a un jour percé ma peau et s'est affaissée, croulant sous le poids de ses feuilles épaisses et de l'énorme bourgeon à son bout.

Tandis que les autres plantes envahissaient mon tronc jusque dans les moindres recoins, elle a poussé en ligne droite vers mon poignet en s'appuyant contre mon avant-bras. Son bourgeon, peu à peu, a laissé paraître les détails de ses six sépales jaunissants.

Ce n'est qu'une fois reposant au creux de ma paume qu'il s'est déployé, dévoilant les six longues étamines rouges de son centre.

*

Un petit garçon, blanc et maigre – il n'aime ni le poisson, ni les choux de Bruxelles, ni le macaroni au fromage – fait de la bicyclette dans une rue de banlieue. Il porte un casque bleu avec des bandes réfléchissantes

et une veste orange fluo. On a inscrit M-A-T-H-I-E-U en grandes lettres bleues sur chaque vêtement. Sur le sac d'école aussi et à l'intérieur des souliers, mais pas sur le vélo rouge.

Les deux petites roues d'appui couinent alors qu'il pédale toujours un peu plus vite, un peu plus fort. Sa mère court derrière lui, la main tendue vers la selle de la bicyclette.

Espoir vain de le retenir.

*

Ce n'est que lorsqu'il a commencé à forer mon os iliaque de ses grosses racines épaisses que j'ai pris conscience de sa présence. Rapidement, il s'est enfoncé dans mes profondeurs, crevant ma vessie, déchirant mon utérus, rompant mes trompes de Fallope de ses radicules.

Une tige a percé mon aine et s'est extraite de ma chair pour pousser droite et dure le long de mon ventre, son bois blanc se couvrant progressivement d'écorce.

De jour en jour, son collet s'est épaissi ; la mince tige est peu à peu devenue un tronc étroit s'élevant de plus en plus haut, dépassant mes épaules recouvertes de feuilles et de lichen. De fines branches y ont poussé en alternance ; des nœuds ont gravelé son fût comme des gales que l'écorce a eu tôt fait de cicatriser.

*

Le soleil le force à plisser les yeux.

Quelques larmes roulent, rondes comme des billes, dans le sillon des ses pattes d'oie. La route lui rappelle le visage de son père, sec et craquelé, éprouvé par les années et les saisons qui filent.

La route s'étend plus loin qu'il ne peut la voir. Il roule, son regard fermé par ce qui fait sa vie : le ciel immense, l'asphalte noir et les lignes qui la délimitent. À peine a-t-il conscience des bosquets qui bordent parfois son chemin. Aujourd'hui, l'écorce pâle des faux-trembles.

Soudain, sa vie comme une feuille de tremble. À l'endroit, à l'envers, à l'endroit à l'envers. Il attend la bourrasque de vent qui l'arrachera de sa branche.

Il pense à Carole qui ne l'attend plus à la maison et à sa fille qui ne se souvient plus à quel point elle aimait « faire du camion avec papa ».

Il attend l'automne avec un creux dans ses poumons.

*

Le fût de l'arbre a maintenant atteint la même circonférence que ma cuisse. Ses racines ont déjà tout labouré de mon corps, affleurant sous mon épiderme, s'insérant entre mes organes. L'une d'elle, déviée de sa trajectoire par mon fémur, a percé la peau de ma cuisse pour aller faire éclater ma rotule. Elle s'attache maintenant à mon tibia et la partie à nu s'est couverte de la même écorce grise et craquelée. De la plaie à vif de mon genou ont poussé des champignons. Ils escaladent maintenant ma cuisse jusqu'au collet épais et fissuré qui a poussé de mon aine.

Des radicelles ont percé la plante de mes pieds et m'enracinent maintenant au sol. Le houppier, plus haut que ma tête, s'est garni de feuilles ovées et dentelées et son feuillage plonge en permanence mon visage dans l'ombre. Une branche de plus en plus épaisse pousse vers ma gorge ; ses feuilles agacent la peau tendue de ma mâchoire.

*

Elle les laisse partir sans dire un mot. Appuyée contre le cadre de la porte, elle les regarde lui tourner le dos et la quitter en lui envoyant simplement la main. Elle a le cœur lourd et profond, comme celui d'un pommier qui se laisserait mourir chaque automne, une fois que les pommes sont tombées.

Et puis, toujours, ça recommence. Certains reviennent et de nouveau la quittent après qu'elle leur a donné tout ce qu'elle avait à offrir, tout ce qu'elle savait, ses doutes aussi.

Ils la laissent derrière, appuyée sur un cadre de porte usé, creusé par son épaule alourdie. Ils vont droit devant, avec la vitesse des moteurs, toujours plus loin.

« Mille mercis mademoiselle. » « Merci Maman. »

« Écrivez-moi. » « Écris-moi, Mat. »

Et elle attend les lettres de tous ses enfants. Des mots pour elle qui s'égarerent et ne lui parviennent parfois jamais.

*

Le premier bulbe est maintenant à découvert entre mes côtes, mon épiderme écartelé par les dizaines de tiges qui y ont poussé. Tout comme la racine et le tronc de mon aine, il s'est tranquillement recouvert d'écorce. Ses tiges velues me raclent la peau à chaque respiration et la feuille de velours contre ma joue a séché, sectionnée par la plante grimpante qui a envahi mon torse. Cette dernière enserme ma cage thoracique de ses stolons tandis que ses tiges serpentent le long de ma colonne vertébrale jusqu'au sommet de mon crâne où elles s'attachent en vrille à mes cheveux.

Leurs feuilles envahissent tout, elles cascadedent de mon front et me cachent presque entièrement la vue. Tout juste puis-je voir l'éclat orangé de la fleur qui s'est épanouie contre ma paume. Mon pouce caresse l'un des sépales safran, à peine pubescent, comme on le fait de la joue d'un bébé.

*

J'voudrais jamais oublier la première fois que tu m'as regardé avec ces yeux-là que t'as. Comment tu sais prononcer mon nom et le rendre plus fort.

J'voudrais jamais oublier ton air le matin, avec ta tête d'ébouriffée. Comment tu te réveilles en feulant comme La Mine.

J'voudrais jamais oublier le goût de ta soupe pis de ton ragoût. Mais essaye pas de me faire manger tes affaires de Chinois, tes ti-ghettis que tout le monde mange en ville. Du pain pis des patates, c'est tout ce que ça me prend.

J'voudrais jamais oublier le poids de Carole dans mes bras. Sa petite face de caractère comme la tienne.

J'voudrais jamais oublier ta tristesse des mauvais jours, les plis de ta bouche pis tes mains qui se sont tuées à l'ouvrage.

J'voudrais jamais oublier que je t'ai promis de te rendre heureuse pis que j'ai pas pu te protéger de ça.

J'veux surtout pas oublier que t'es là avec moi, parce que si j'oublie ça, j'aurai tout oublié pis j'vas être tout seul dans le noir de mes trous de mémoire.

*

De nouveaux troncs ont poussé de mon dos; entre-
laçant leurs racines à toutes celles qui veinent mon corps,
ils luttent pour extraire le peu que ma chair appauvrie
recèle encore. Dans le désert squelettique de mon dos, ils
peinent à dépasser la taille d'un arbuste. Seul le premier
arbre continue de croître; son houppier feuillu assombrit
mon corps entier et plus un rayon ne peut maintenant
réchauffer ma peau.

Le lis orangé s'est fané au creux de ma main et ses
pétales asséchés s'effritent entre mes doigts. Les milliers
de feuilles rondes et lisses du tubercule de mon dos ont
pourri contre mon épiderme; de leur humus prolifèrent
des dizaines de variétés de champignons. Leurs spores
flottent dans l'air et me font presque suffoquer. À travers
le tapis de lichen qui revêt mon corps entier, quelques
tiges velues survivent tant bien que mal, abreuvées par le
sang qui sourd de la plaie qu'elles ont elles-mêmes ouverte
entre mes côtes.

Mes pieds disparaissent sous les racines qui ont jailli
de mes chevilles et je suis maintenant ancrée au sol. Une
énorme racine sous-cutanée a trouvé le chemin jusqu'à
mon aorte et les battements de mon cœur propulsent ma
sève jusqu'aux plus hautes branches.

Mon corps labouré plie lentement sous le poids de cet
arbre qui refuse de se faire oublier et qui me cloue à la terre
où je suis née.

*

Elle est assise dans sa chaise berçante près de la fe-
nêtre. Son index bat le contretemps contre l'appui-bras de
bois; elle regarde la rue dehors, les gens qui marchent dans
le froid. Peut-être le balancement régulier de sa chaise lui

rappelle-t-il celui du bateau qui l'a emmenée jusque-là : des mots montent en elle comme la marée et s'échouent dans le silence quasi complet de la pièce.

C'est une langue oubliée qu'elle parle. Les sons résonnent, aussi durs que les pierres de son enfance, si difficiles à arracher du sol où elle s'ancre encore profondément.

Sa voix racle sa gorge comme une lame de fond et les mots anciens qui jaillissent en geyser de sa bouche restent sans écho.

— Regarde, Gran, regarde mon dessin !

Un désert jaune et vide, chaleureux et creux comme le chant incompréhensible de la fillette.

— *It's lovely, honeybee.*

Elle voudrait parler de la mer dans sa langue millénaire, avec ces mots lointains pour dire la distance.

— *It's lovely, honeybee.*

Et si, au-delà de l'oubli et des mots, la petite pouvait se souvenir ?

*

L'épaisse branche a transpercé ma gorge ; sa pointe bourgeonnante pourrit dans l'humidité de mon œsophage tandis que ses feuilles en dents de scie me tailladent la peau du cou. Le sang perle et roule le long de ma clavicule, il se perd en gouttelettes dans l'humus de ma poitrine. Je respire difficilement, appesantie par la forêt qui pousse de mon corps et les plaies qui le déchirent.

Mes mains effritent convulsivement les feuilles séchées qui pendent à mes cheveux. Le sol se recouvre de morceaux de feuilles tandis que je dégage avec de plus en plus de vigueur mon corps de la jungle qui l'a envahi. J'enfonce mes doigts dans la fraîcheur moite de l'humus de mes côtes et le laisse tomber à mes pieds enracinés par poignées. La peau blanche et veinée de mon ventre apparaît par strates sous la terre noire et riche que j'émiette au sol.

De mes mains nues, je taille la branche qui me perfore toujours un peu plus la gorge, arrachant ses feuilles et leurs pétioles, la dépouillant de son écorce neuve. Mes ongles s'enfoncent sans peine dans son bois tendre, creusant de fines rainures entre ses fibres. Souple et résistant, il se tord

sous l'attaque de mes ongles sans céder. Inlassablement, je le hache, morceau par morceau. La sève mouille mes doigts tandis que j'abîme mes ongles au creux du bois mou.

J'agrippe la branche à deux mains, ce qui lui reste d'écorce et de pétioles me racle les paumes tandis que je la tords de toutes mes forces jusqu'à la rompre libérant enfin ma gorge.

Des larmes coulent le long des feuilles séchées de mes joues, la branche cède et l'air s'engouffre douloureusement dans la plaie de ma gorge, m'étouffant. Je suis secouée de haut-le-cœur. Mes doigts blanchissent, cramponnés à la branche que je viens de sectionner, mon autre main pressée contre la plaie de ma gorge. Entre nausée et sanglots, j'essaie de retrouver un souffle normal.

*

Le silence règne entre eux.

Devant le terrain miné de leur conversation, ils n'osent plus rien dire. On n'entend que leur souffle. Johanne tâte nerveusement la nappe où le vin a coulé et garde les yeux baissés; elle ne veut pas voir les regards qu'ils s'échangent, leurs mâchoires crispées sur les mots qu'ils retiennent.

Chacun campé sur sa position, refusant de céder à l'autre, s'entrechoquant dans le silence de la pièce, inconciliables jusque dans leurs derniers retranchements.

Et elle tremble d'avoir à trancher.

*

Branche et ongles, je gratte nerveusement le lichen qui s'étend en plaque sur le tronc de mon arbre. La pointe de mes doigts glisse contre le rugueux de sa mousse et peine à trouver prise.

Le lichen s'égraine peu à peu sous mes doigts tremblants. Hoquets et sanglots me déchirent la gorge alors que mes mains s'écorchent contre l'écorce qu'elles arrachent. Le bois dénudé de l'arbre apparaît par plaques, aussi blanc que ma peau.

Mes ongles s'écaillent entre les fibres du tronc à découvert, je le gratte et gratte encore, faisant sourdre sa sève. Des gouttes ruissellent le long de mes phalanges au même

rythme que les larmes coulent de mes yeux. La sève se mêle à mon sang et s'éclate au sol en gouttelettes rosées. Les racines à mes pieds s'en abreuvent, étendant toujours un peu plus leur réseau à la surface de la terre.

Une odeur de pêche et de résine se dégage de l'arbre meurtri.

*

Il creuse un nouveau sillon. C'est sa terre. Il y plantera des oignons et, tout là-bas près de la fenêtre, un peuplier pour tous ces autres.

*

Mes doigts à vif laissent voir la blancheur de mes phalanges et teintent de rouge le cœur maintenant à nu de mon arbre. Je les enfonce de nouveau dans la chair de ma cuisse et agrippe la racine épaisse qui y a poussé. De toutes mes forces, je la tire à la surface de ma peau. En cédant, les radicelles déchirent mon muscle. Mes dents creusent de nouvelles marques dans le bois tendre du tronc; je retiens le cri qui croît en moi alors que je parviens enfin à arracher la racine de ma jambe.

Une à une, j'extrait les épaisses racines de ma chair. Mes mains couvertes de sang glissent contre le fût que j'empoigne, que je pousse et que je tire, le visage pressé contre son bois doux, afin d'arracher la souche de mon aine. Mon os iliaque se rompt lorsque j'y parviens enfin et c'est seulement parce que mon corps s'appuie contre l'arbre maintenant déraciné que je ne m'écroule pas au sol.

De mes mains à demi mortes, je finis de délivrer mon corps des racines qui y ont poussé, écrasant contre ma paume la bulbille du lis fané, arrachant d'un seul mouvement le bulbe de ma côte et les quelques tiges toujours vivantes dont la sève sanguine me teinte les doigts.

Un à un, je cueille les champignons poussés de mes plaies et les mange; ils laissent un goût de terre sur ma langue et une sensation fraîche dans mon œsophage percé.

Appuyée contre la souche de mon peuplier, je contemple mon corps nu, morcelé et libéré de tous ses kystes.

*

Une photo de famille.

Verre de vin à la main, flash dans les yeux. Le sourire forcé de Rémi et le visage flou de Nicolas. Johanne regarde hors du cadre, la bouche ouverte sur un mot qu'on ne peut deviner. Le sapin de Noël scintille derrière Lucie et Mathieu.

Juliette n'est pas venue cette année non plus.

*

C'est seulement lorsque mes cheveux sont tombés comme des feuilles que j'ai compris.

Sans eux, je m'érode.